

Sidi Askofaré

Exil et ségrégations *

Le thème de notre séminaire de l'année est d'une telle richesse qu'il m'a été difficile de choisir l'angle pour l'aborder. En vérité, je me suis retrouvé, comme les collègues avec qui je partage les contributions de ce soir, face à un double thème. Le thème de l'année – *Les ségrégations* – et le thème de cette soirée – « Exils ». Et, entre les deux, les rapports ne sont guère évidents.

Pourtant, au moment d'envoyer le titre et l'argument de mon intervention, ne s'est imposé que le plus simple, soit la conjonction des deux : exils et ségrégations. J'y vais, donc.

1.

En partant, ne serait-ce que de cette table – et des collègues et amis avec lesquels j'ai le plaisir de la partager –, où ne se trouvent rassemblés rien de moins que l'Argentine, le Brésil, la Colombie, l'Espagne, le Mali, on peut avoir le sentiment que l'on sait ce que sont l'exil et ses liens intimes avec sinon la psychanalyse, en tout cas avec les psychanalystes.

Pourtant, la géopolitique de la psychanalyse, si je puis dire, et les historioles des psychanalystes ne nous disent pas nécessairement ce qu'est l'exil. Ou alors, ce serait donner de l'exil une vision idéalisée ou élitaire, voire « bourgeoise », soit celle qui s'apparente davantage au type d'exil que les analystes ont tendance à privilégier dans leurs travaux : l'exil des artistes et des créateurs : qu'ils soient écrivains comme Joyce, Pessoa, Thomas Mann, Stefan Zweig, Beckett, etc., peintres comme Kandinsky, Picasso, Rothko ou Chagall, ou musiciens comme Schönberg, Stravinsky ou Kurt Weill.

C'est que les œuvres de ces créateurs, leur exil quasi doré pour nombre d'entre eux, ont eu tendance à effacer les tragédies sociales ou politiques qui ont déterminé la contrainte ou le choix de leur exil ou les drames subjectifs que ledit exil a pu générer. Pour l'essentiel, c'est à ces exilés, disons,

extraordinaires, que les analystes se sont intéressés et c'est à travers leurs expériences que se sont fomentés et propagés les mots de l'exil, comme ses affects ou ses objets.

Pendant, même pour ces exilés extraordinaires et cosmopolites, force est de constater qu'ils témoignent d'expériences de l'exil assez dissemblables : exil contraint ou forcé, je l'ai dit, mais aussi exil volontaire, exil « initiatique », exil « temporaire », exil intérieur, exil sans retour possible – le seul exil véritable, à mon sens –, et jusqu'à l'exil joycien qu'on pourrait quasiment qualifier de métaphysique.

Qu'on se souvienne d'ailleurs, à propos de cet exil de Joyce, de ce qu'a pu en dire Hélène Cixous : « Joyce va passer de la condition de rebelle à celle d'exilé, de l'état de guerre secrète contre l'Église, force dominante à l'intérieur de la société, à l'état de guerre ouverte contre la société entière et les individus. Peu à peu, Joyce va être amené à élargir à la fois les cercles dans lesquels il est pris et le concept même d'exil : il avait déjà fait de l'hérésie sa vertu, il va faire de l'exil une citoyenneté imaginaire. C'est ainsi que se fait le passage d'une conscience dublinoise malheureuse à une conscience universelle. En s'éloignant du lieu et des circonstances particulières, Joyce conquiert un monde plus étendu pour y établir son œuvre. L'exil n'est plus vécu seulement comme une séparation par rapport à un monde qui ne le tolère pas et qui lui est intolérable, mais devient avec les années un exil absolu qui se souvient de ses origines mais en est détaché ¹. »

De ces guises de l'exil, je dois dire que leur rapport à la ségrégation est peu évident. C'est même son contraire qu'elles engendrent, portées qu'elles sont par un certain procès d'universalisation qui peut être rapporté aux Lumières, aux Droits de l'homme et à la démocratie.

Certes, c'est comme « préalable d'une critique au niveau de l'extension de la psychanalyse ² » que Lacan a été amené à avancer les trois repères essentiels qu'il avait jugé bon d'inscrire à l'orée de ce qu'il assignait à son École, à savoir « le départ d'une rénovation de l'expérience ». C'est donc en tant que troisième repère, et qu'il registre du réel, que Lacan énonce « la montée d'un monde organisé sur toutes les formes de ségrégation ». Ségrégation dont il situe l'avènement quasi généralisé comme « corrélatif du sujet de la science », qui, ne l'oublions pas, est le sujet même sur lequel opère la psychanalyse.

Mais pour notre séminaire de ce soir, ce n'est pas tant la généralisation de la ségrégation qui nous intéresse que son ou ses lien(s) avec l'exil et ses différentes formes et figures.

Dans cette perspective, je commencerai par souligner que Lacan note finement que s'il y a une « montée d'un monde organisé sur toutes les formes de ségrégation », la psychanalyse ou le monde psychanalytique a témoigné, et ce n'est pas de hasard, une sensibilité plus grande encore à ce phénomène, « ne laissant pas un de ses membres reconnus aux camps d'extermination ». Dit en clair, l'IPA – qui était alors la seule association psychanalytique internationale – a organisé le sauvetage et l'exil de ses membres « reconnus ». Ce dont on ne peut bien évidemment que se féliciter. Sa conséquence majeure a été pour ainsi dire la survie du discours psychanalytique.

Je laisse de côté les considérations que Lacan a pu en tirer pour la psychanalyse comme telle, pour ne retenir que ceci : l'exil peut ne pas être qu'une expérience individuelle, un phénomène conçu, programmé et inscrit dans une aventure subjective individuelle. Que cette dernière soit une volonté d'émancipation, de séparation, voire de re-naissance. On l'a vu avec l'exil des psychanalystes d'Europe centrale, il y a des exils qui peuvent engager le destin d'un discours. Mais il y a aussi l'exil qui vient mettre au jour ce dont l'histoire – celle avec la grande hache ? – est faite, cette histoire dont Lacan est allé chercher la vérité non pas chez Hérodote mais chez Joyce :

« Joyce refuse, écrit-il, à ce qu'il se passe quelque chose dans ce que l'histoire des historiens est censée prendre pour objet.

Il a raison, l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Par son exil, il sanctionne le sérieux de son jugement. Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus*.

Relisez l'histoire : c'est tout ce qui s'y lit de vrai. Ceux qui croient faire cause dans son remue-ménage sont eux aussi des déplacés sans doute d'un exil délibéré, mais de s'en faire escabeau les aveugle ³. »

On tient là, peut-être, une indication concernant ce qui se peut appeler : politique lacanienne. Et cela converge admirablement avec ce que soutenait l'immense historien contemporain, Patrick Boucheron, dans sa conclusion au colloque du Collège de France consacré en 2016 aux *Migrations, réfugiés, exil* : « La situation d'exil mérite d'être traitée avec égards, avec attention, j'allais dire avec soin. Soit au plus près de l'individu [...] Parce que le périple est péril, la souffrance est telle qu'elle produit un sujet déshistorisé, déterritorialisé et désocialisé. En ce sens, cette douleur est proprement politique – ne serait-ce que parce qu'elle vise et traverse le corps des êtres parlants. [...] La souffrance est telle qu'on peut perdre son nom, perdre la parole, se sentir perdu dans sa propre langue ⁴. »

Ces déplacés, aujourd'hui, qui sont-ils ?

Si divers par leurs origines, leurs projets et aspirations, ils sont pourtant presque indifféremment appelés immigrants, réfugiés, demandeurs d'asile. Femmes, hommes, enfants, poussés dans ce mouvement acéphale qui les arrache à une terre, à une patrie, à une famille, parfois à une langue et à une culture, et qui en fait, entre fuite, asile ou errance – quand ils ont échappé à la mort –, les nouvelles figures de l'« exilé ».

Ce qu'ils ont en commun, c'est de fuir quelque chose : la misère économique, les catastrophes climatiques, la guerre, l'oppression politique, les persécutions religieuses ou sexuelles, etc. Ce qu'ils ont en commun aussi, c'est que leur fuite advient dans un monde « globalisé », comme on dit, tout à la fois postcolonial, individualiste, inégalitaire, et profondément marqué par l'envers de l'universalisation : les replis et les crispations dites identitaires.

L'exil et l'exode, loin de conduire à des sociétés de plus en plus intégrées et rassemblées, tendent plutôt à produire ce qu'il faut bien appeler, pour reprendre le terme consacré par Max Weber, des communautés⁵. Des communautés qui, paradoxalement, œuvrent contre le commun et promeuvent ou consolident de nouvelles ségrégations.

Mots-clés : exil, exode, histoire, séparation, ségrégation, communauté.

* ↑ Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations » à Paris, le 18 avril 2019.

1. ↑ H. Cixous, *L'Exil de James Joyce ou l'art du remplacement*, Paris, Grasset, 1968, p. 505.
2. ↑ J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 587.
3. ↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 56.
4. ↑ P. Boucheron (sous la dir. de), *Migrations, réfugiés, exil*, Paris, Odile Jacob, 2017, p. 394.
5. ↑ M. Weber, *Les Communautés*, Paris, La Découverte, 2019.